

## Antiquités nationales

M. Christian GOUDINEAU, professeur

### I - COURS

La seconde heure a été consacrée à la présentation de recherches ou de chantiers récents : Ampurias et les rapports entre le monde ibérique et le Midi de la Gaule, les données nouvelles sur Massalia et ses comptoirs, les fouilles du Mans, celles de Limoges, l'archéologie de Poitou-Charentes, le trésor d'argenterie de Vienne, les interprétations anthropologiques de l'usage et du commerce du vin.

La première heure fut consacrée à l'étude d'un thème qui consistait cette année en une introduction générale à l'étude de la Gaule intérieure telle qu'elle se présentait dans la première moitié du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., c'est-à-dire à la veille de la conquête césarienne. Ce cours devant faire l'objet du second volet de l'ouvrage que nous avons publié, en novembre 1990, sous le titre *César et la Gaule*, nous n'en donnerons ici qu'un aperçu.

En faisant la liste des ouvrages synthétiques consacrés à la Gaule indépendante depuis *l'Histoire de la Gaule* de C. Jullian et le *Manuel* de J. Déchelette, on constate qu'elle est courte. Elle réunit pour l'essentiel des ouvrages soit de vulgarisation soit destinés aux étudiants (*les Gaulois*, *les Celtes* ou titres analogues), mis à part l'essai anthropologique entamé par Mauss et poursuivi par Hubert il y a un demi-siècle. En revanche, des ouvrages thématiques et surtout des milliers d'articles ont abordé tel ou tel domaine et renouvelé nos connaissances, aussi bien sur l'occupation du sol (à partir des travaux novateurs de R. Agache) ou en matière de numismatique (grâce à J.-B. Colbert de Beaulieu) et d'histoire de l'art (P.-M. Duval) que pour les habitats fortifiés (Cf., par exemple, l'ouvrage *Oppida* de J. Collis), les sanctuaires de Picardie (Ribemont, Gournay et d'autres). Etc. Les fouilles se sont multipliées depuis vingt ans. La collaboration des archéologues avec des spécialistes provenant d'autres milieux scientifiques a apporté de nouvelles

données — ou de nouvelles interrogations — en matière de datation ou pour l'environnement.

Ces constatations engagent à tenter une nouvelle synthèse. Non pas générale et ne portant pas sur *les Celtes* ou *les Gaulois*. Certains, dont je suis, ne croient pas qu'ait existé un Âge du Fer (ni même un Second) qui correspondrait, sur toute l'étendue du territoire gaulois qu'on restitue d'après la *Guerre des Gaules* de César, et encore moins sur quatre ou cinq siècles, à une civilisation homogène. Au contraire, il faut tenter de brosser des panoramas à des époques déterminées — des « flashes », dirait un cinéaste.

Nous nous sommes proposé de commencer par la situation à la veille de la conquête. Est-ce manger le pain blanc en premier ? Certes, c'est l'époque pour laquelle nous avons les textes les plus nombreux, à commencer par celui de César. Mais nous avons estimé que c'est précisément par la confrontation des textes, de l'archéologie et d'autres disciplines qu'il fallait commencer, en observant les occasions ou les domaines dans lesquels ils se rencontrent, se complètent, s'ignorent ou se contredisent. Ces observations pourraient offrir les bases d'une réflexion et d'une enquête ultérieure portant sur l'amont et sur l'aval.

L'époque à laquelle se situe notre étude, ce sont donc *grosso modo* les décennies 90/80 à 60/50 avant J.-C. Nous les avons replacées à la fois dans le contexte historique et au sein des différentes chronologies proposées par les archéologues. Depuis Hildebrand (1874), une dizaine de systèmes ont été proposés, soit généraux (Tischler, Reinecke et ses épigones, Déchelette, Viollier), soit régionaux (Hatt-Roualet, A. Duval-Blanchet, Vaginay-Guichard). Aujourd'hui, dans la littérature archéologique, il n'y a pas moins de sept vocables utilisés pour désigner ce demi-siècle, voire cette trentaine d'années, la Tène finale de Tischler, la Tène D1 de Reinecke et Polenz, la Tène III de Déchelette, la Tène finale II de Hatt-Roualet, etc.

Nous avons étudié les fondements de ces différents systèmes. Aucun ne repose ni ne peut reposer sur des datations absolues provenant de textes faisant référence à des événements historiques. Même le cas d'Alésia est difficile, faute d'études précises. La dendrochronologie a livré des données capitales — mais pour le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. — à Yverdon-les-Bains en Suisse ; pour notre époque, seules des fouilles à Besançon, qui viennent à peine de se terminer, peuvent apporter de nouvelles lumières.

Donc, tous les systèmes chronologiques reposent sur le « cross dating » — les datations croisées — méthode qui comporte d'énormes marges d'incertitudes dès lors qu'on la démonte. Nous avons pris comme exemple les objets métalliques — particulièrement les fibules et, parmi elles, celles dites « de Nauheim » — et les monnaies dites « potins », afin de montrer combien, selon les contextes et les régions, on utilisait ces « fossiles directeurs » de manière

tout à fait différente. Est-il d'ailleurs opportun de les élever à ce rang de fossiles directeurs ? Nous en doutons. Les contextes régionaux semblent conduire à la prudence. Même la céramique a pu faire l'objet de révisions déchirantes : la dendrochronologie d'Yverdon a vieilli certains vases de près d'un siècle par rapport aux estimations d'il y a moins de vingt ans !

L'impression retirée de cette étude se résume ainsi. D'abord, les archéologues ont eu — et pour certains ont toujours — tendance à dater « trop bas » : tous les progrès récents plaident pour des dates plus anciennes que celles couramment admises. Ensuite, les meilleures analyses ont mis en lumière le poids des différenciations régionales : les situations n'étaient les mêmes à aucun point de vue dans la vallée de la Loire supérieure, dans l'Ouest armoricain ou en Gaule Belgique. L'étude de la zone du denier, initiée par Colbert de Beaulieu, engageait déjà à une telle appréciation.

Nous avons ensuite « testé » les apports possibles (et souhaités) des disciplines « paléo-environnementales » sur deux problèmes : celui du climat, celui des forêts. La Gaule césarienne était-elle, comme l'écrivit Jullian, à peu près semblable à celle que nous connaissons ?

Nous avons donc repris les textes. Diodore (et Strabon, mais de manière moins catégorique) reproduisent des notations de Poséidonios (probablement) qui suggèrent un climat plus froid : neige, glace. Mais ce peuvent être d'anciennes traditions, des on-dit, et Poséidonios ne s'était pas enfoncé en Gaule intérieure. Le texte de César livre peu d'indications sur le climat, tout juste une dizaine, dont aucune ne peut donner matière à conclusion, sinon qu'à l'année 56, qui avait été humide, avait succédé une année sèche — ce qui n'étonnera pas. Les « froids intolérables » mentionnés par Hirtius (VIII, 4) en territoire biturige peuvent être soit une appréciation de Méditerranéen soit simplement l'indication d'un hiver rigoureux comme il nous arrive d'en connaître. César (VI, 30) laisserait plutôt supposer un climat clément ?

Où chercher des indices ? Nous avons regardé du côté des rivages marins. La zone entre les îles frisonnes et les Pays-Bas, recouverte entre 700 et 100 avant J.-C. (à peu près), connaît au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. un recul de la mer qui permet l'exploitation d'un nouveau territoire. Dans la région de Saint-Malo, d'un côté vers Saint-Brieuc, de l'autre vers le Mont Saint-Michel, fouilles et prospections ont démontré l'existence d'ateliers de bouilleurs de sel et de *villae* en des endroits jusqu'alors recouverts par la mer et que celle-ci rongea ultérieurement ; les îles étaient plus accessibles qu'aujourd'hui. Le niveau des plus hautes mers a remonté d'environ 2 m depuis l'époque qui nous intéresse. Des constatations semblables ont été faites sur la côte atlantique : les sites de fabrication du sel se trouvaient à environ 3 m en dessous du niveau actuel de la mer.

Toute la question consiste à savoir s'il s'agit d'un refroidissement qu'aurait suivi un réchauffement ultérieur. La plupart des spécialistes (géologues, géo-

graphes, écologues) ne le croient pas. Depuis la fin de l'ultime glaciation, le niveau des mers a remonté régulièrement pour atteindre son maximum il y a trois ou quatre millénaires. Depuis lors, toutes les divergences observées localement ou régionalement seraient à mettre en rapport avec des phénomènes d'ordre isostatique ou tectonique. Ainsi, en Bretagne, la « mise à sec » de terroirs jusqu'alors immergés aurait été causée par une très légère oscillation du socle géologique armoricain.

Voilà qui invitait à évoquer le problème des migrations, mises en relation (notamment par E. Demougeot) avec les difficultés économiques suscitées par des dégradations climatiques (raz-de-marée, refroidissements). Tout en sachant que les historiens, se fondant sur de multiples exemples, ont démontré que ces phénomènes connaissent de nombreuses causes (à la fois « répulsives » et « attractives »), nous nous sommes demandé si la migration des Helvètes, en 58 avant J.-C., n'avait pu être provoquée par un refroidissement qui, atteignant une région écologiquement fragile en raison de l'altitude — l'économie rurale peut y être ruinée par une succession d'années froides rendant inutilisables des terroirs de plus en plus étendus-, aurait mis ce peuple aux abois.

César, en invoquant le désir de domination d'Orgétorix, fait appel à un *topos* classique : les barbares ne se déplacent que pour faire la guerre, semer la terreur et conquérir de nouveaux territoires. En l'occurrence, cependant, il ne s'agit pas d'un *ver sacrum* : tout le peuple se lancerait sur les routes. La migration fut soigneusement préparée par un réseau d'alliances. *BG* I, 13 (« ils iraient où César voudrait et s'établiraient à l'endroit de son choix ») suggère qu'il s'agit réellement d'un besoin de *s'établir*. *BG* I, 3 : pour préparer leur départ, les Helvètes « avaient ensemencé toutes leurs terres cultivables » : n'en peut-on déduire que ce peuple, depuis quelques années, avait été contraint de renoncer à toute rotation des cultures (par l'amointrissement du terroir exploitable) et qu'ils savaient leurs terres bientôt épuisées ?

Cette analyse conduirait à supposer un « mini-âge du froid » dans les années précédant la guerre des Gaules, qui aurait surtout affecté des régions écologiquement fragiles — comme celles des Alpes et du Jura. Les révoltes répétées des Allobroges, voisins des Helvètes, dans les décennies précédentes, ne traduiraient-elles pas des difficultés économiques analogues ? Et le déclin progressif des Séquanes ainsi que leurs tentatives pour conquérir les plaines fertiles de la Saône ? Des études pourraient être poussées en ce sens, que la dendrochronologie devrait conforter, si l'on recueille dans les fouilles assez de bois pour aborder, au-delà des simples problèmes de datation, ceux des variations climatiques, comme il a pu être fait pour le haut Moyen Âge à Charavines.

Climat, forêt : ce sont les deux composantes principales du portrait physique de la Gaule. La seconde a été récemment abordée à plusieurs reprises,

avec un étrange contre-sens qui tient à traduire *Gallia comata* (« la Gaule chevelue ») par « la Gaule couverte de forêts » alors que les textes imposent sans équivoque « la Gaule aux cheveux longs », c'est-à-dire « dont les habitants ont les cheveux longs », de même que *Gallia togata* ou *braccata* signifie « la Gaule dont les habitants portent la toge ou les braies ». Il faut parfois rappeler des évidences !

Une Gaule couverte de forêts, un peu éclaircie, très éclaircie ? On trouve ces diverses hypothèses dans les analyses les plus récentes, particulièrement celles de M. Clavel et de J. Harmand qui offrent deux exégèses opposées — ou presque — de la *Guerre des Gaules*. Lorsqu'il s'agit de tirer des conclusions d'un texte, notre tendance est de nous en tenir aux données du bon sens : il est donc patent que César ne dépeint pas la Gaule comme un pays impénétrable et qu'il n'y a rencontré que de faibles difficultés de déplacement — y compris en 58 (*BG* I, 39) où il ne fit qu'un détour de 50 milles pour atteindre, depuis Besançon, la Haute-Alsace en traversant un pays ouvert, alors que ses soldats — dit-il — se paniquaient à l'idée de traverser les forêts séquanais. Passons.

Nous avons tenté de rassembler les données offertes par les palynologues, pour constater qu'elles étaient peu nombreuses et, pour certaines, sujettes à caution. Il semble que le « pic » de déforestation attribué aux environs du changement d'ère à l'ensemble de la Gaule doive être, pour l'instant, considéré avec prudence (en attendant la multiplication des analyses), ce qui ne veut pas dire avec suspicion.

Reste que la faible part des animaux chassés par rapport au bétail d'élevage (le pourcentage approche parfois de 0 %), y compris en milieu rural, ainsi que certaines prospections récentes en milieu forestier, vont plutôt dans le sens d'une importante « conquête » de la forêt vers la fin de l'époque gauloise. Malheureusement, l'imprécision de la proposition (« importante ») nous laisse sur notre faim.

Nous avons suggéré des recherches d'ordre quantitatif. Celles-ci prendraient évidemment en compte les prospections portant sur l'occupation du sol (les fermes « indigènes ») dont l'année 1989, si propice à la photographie aérienne, a prouvé la fécondité. Mais elles tenteraient également des évaluations reposant sur l'archéologie expérimentale (qui fut l'objet de notre séminaire en 1989). On sait — avec des marges d'erreur, évidemment — ce qu'il faut de bois pour construire une maison ou un grenier de telles dimensions (des comptes du Moyen Âge ou de l'époque moderne peuvent aider) ; pour cuire 1 kg de poterie de telle sorte ; pour se chauffer et pour faire la cuisine dans une maison de paysans. Une première approximation est donc possible en affectant à la Gaule intérieure un nombre  $x...$  d'habitants (de 5 à 10 millions, avec des fourchettes).

L'artisanat offre un second champ d'étude. Que faut-il d'arbres pour faire le charbon de bois qui servira, à son tour, au métallurgiste pour fabriquer une épée, un clou de *murus gallicus*, une fibule ? Prenons les chiffres de guerriers donnés par César, estimons leur équipement. Tout cela sera évidemment faux — comme les décomptes sur les épaves ou les amphores romaines qu'A. Tchernia, le premier, a eu le courage de proposer. Mais nous avons besoin d'un *ordre d'idée* : tant de centaines de milliers d'hectares de bois ! Comme toujours, à augmenter sensiblement (car nous comptons trop faiblement, de par l'idée que nous nous faisons de nos prédécesseurs). Cette proposition, je l'espère, aboutira rapidement.

En conclusion, nous avons observé à la lumière de ces exemples introductifs qu'il n'était pas inutile de reprendre des questions générales portant sur une période précise. La mise en série des problèmes conduisait à des remises en cause ou à des appréciations que les études sur le long terme ont tendance à diluer ou à négliger.

## II - SEMINAIRES

Le séminaire a été consacré à divers aspects de la fin de l'Antiquité en Gaule. Les discussions se sont organisées autour des exposés de M. Alain Jacques, archéologue municipal, sur les fouilles de l'îlot Baudimont à Arras ; de M. Christian Pilet, conservateur des Fouilles et Antiquités à la Direction Régionale de Basse-Normandie, « à propos d'Attila » ; de M. Yves de Kisch, Maître de Conférence à l'Université Paris I, sur « les derniers païens » ; de Mme Aline Rousselle, Maître de Conférence à l'Université de Perpignan, à propos de son livre « Croire et guérir » ; de M. Paul van Ossel, Chargé de recherche au CNRS, sur le monde rural entre Seine et Rhin ; enfin, de Mme Catherine Balmelle, Directeur de recherche au CNRS, sur les *villae* d'Aquitaine.

C.G.

## RESPONSABILITÉS

Au Ministère de la Culture, le Professeur a assuré la présidence du Conseil scientifique du Mont-Beuvray ; il a participé aux travaux de la Commission archéologique de Vienne, au Comité National des *Documents d'Archéologie Française* et à la Commission archéologique et historique du Grand-Louvre.

Au CNRS, le Professeur est directeur de *Gallia* et *Gallia-Préhistoire*, membre des comités des ATP d'archéologie nationale et des comités de rédaction d'*Etudes Celtiques* et *Archéologie médiévale*.

## PUBLICATIONS

*Ouvrages*

*Rapport au Premier Ministre sur l'Archéologie nationale, Les Nouvelles de l'Archéologie*, n° spécial, 1990.

*La recherche archéologique en France 1985-1989* (direction et contributions), Ministère de la Culture, 1990.

*César et la Gaule*, éd. Errance, Paris, 1990.

*Articles*

Vaison-la-Romaine, *Encyclopaedia Universalis*, 3<sup>e</sup> édition, 1990.

L'apparition de l'écriture en Gaule, *Le Temps de la Préhistoire*, p. 236-238.

A propos de C. Valerius Procillus, un prince helvien qui parlait... gaulois, *Etudes Celtiques*, 1989, p. 61-62.

Diverses contributions dans *Archéologie de la France*, Champs-Flammarion, 1990.